

VOUS PROPOSE :

WINTER'S BONE

de Debra Granik – USA – 2010 - sortie le 2 mars 2011

avec Jennifer Lawrence, John Hawkes, Kevin Breznahan, Sheryl Lee

V.O. – 1 h 40 mn

Grand Prix du Jury (film de fiction) 26^{ème} festival de Sundance

Debra Granik, réalisatrice et scénariste. De nationalité américaine. Née le 2 février 1963 à Cambridge dans le Massachusetts. Elle étudie au Massachusetts College of Art et aux universités de Brandeis et Edinburg avant de s'inscrire au cours de cinéma de la Tisch School of the Arts de l'université de New York. *Snake Feed*, un premier court métrage réalisé dans le cadre de ses études, remporte le Prix du Jury au festival de Sundance 1998. Fort de ce succès, elle obtient une bourse auprès du Sundance Institute afin de développer le scénario de *Down to the Bone*, tout en terminant son court métrage de fins d'études, *Side by Side*. *Down to the Bone* est son premier long métrage (2004). Elle prépare actuellement *Fifi Brindacier*.

La crise vue des quartiers pauvres du Missouri. Un beau portrait de jeune fille tenace face à la galère.

Dans le morne flot de films estampillés Sundance, véritable usine de mise en conformité depuis que l'indie est devenu un créneau marketing pour studios aux abois, *Winter's Bone* fait figure de lumineuse exception. Ce second film de Debra Granik – le premier, *Down to the Bone*, n'est pas sorti en France – se démarque sans mal de ses confrères par sa sécheresse, sa ténuité psychologique et son refus de céder aux sirènes misérabilistes, qui plombaient par exemple *Frozen River* ou *Precious*.

Le film s'accroche dès les premiers plans aux boots de son héroïne, la taciturne et obstinée Ree (exceptionnelle Jennifer Lawrence), qu'il ne lâchera plus jusqu'à la fin. Vendu comme un film social à l'européenne (on pense certes à Ken Loach), *Winter's Bone* a tous les traits du western, genre essentiellement américain, abstrait, mythologique.

Ce n'est cependant plus dans le crépuscule que s'avance le spectateur, mais bien dans la nuit noire : les héros ne sont là que zombis engourdis (terrifiant John Hawkes, acteur trop rare qu'on adore dans *Deadwood* ou *Miami Vice*), la date de péremption tellement dépassée que personne n'ose encore ouvrir la boîte.

Debra Granik nous fait ainsi découvrir une des dernières frontières américaines, une zone comme perdue dans l'espace-temps : la forêt des Ozarks, dans le Missouri. Sur ce territoire inhospitalier, à côté duquel les villages des westerns d'Anthony Mann ressemblent à d'accueillantes bourgades hobbitiques, Ree trace son chemin, de cabane en cabane, de marais en abattoir, pour retrouver un père fugitif ayant hypothéqué sa maison pour payer sa caution. Si elle ne le retrouve pas avant la fin du compte à rebours, mort ou vif, la jeune fille et sa famille seront expulsées, sans états d'âme – *dura lex sed lex* (preuve qu'on est bien dans un western). A l'instar de Kelly Reichardt (*Old Joy*, Wendy et Lucy), Debra Granik utilise la crise (morale, économique) comme pur moteur fictionnel, davantage soucieuse d'en montrer les effets concrets que d'en dénoncer les causes.

Point de réel méchant ici (ou alors, seulement des méchants), mais une attention constante à l'inextinguible flux vital des hommes et des femmes : lorsqu'un vieux cow-boy rouillé se saisit d'un banjo, par exemple, qu'un soldat explique longuement, presque en chuchotant, à Ree pourquoi ce n'est pas une bonne idée pour elle de s'engager dans l'armée, ou qu'un enfant se met à faire du trampoline, en apesanteur.

C'est dans cette patience opiniâtre et cette croyance dans les forces souterraines de la fiction que se dessinent, soyons-en sûrs, les premiers pas d'une cinéaste à suivre.

Les Inrockuptibles – 1^{er} mars 2011

« Si vous avez mégoté sur l'effort dans les petits matins blêmes, c'est sous la cruelle lumière des projecteurs que ça vous retombera dessus. » On prête la citation à Joe Frazier, le seul boxeur qui avait réussi à mettre sur le cul Mohammed Ali au temps de sa splendeur. La phrase a inspiré le titre du premier roman de Daniel Woodrell, et par une heureuse coïncidence, elle va comme un gant au film de Debra Granik. La réalisatrice américaine a passé près de quatre ans de sa vie à peaufiner l'adaptation d'un autre roman de Woodrell, *Winter's Bone*, traduit en poche aux éditions Rivages sous le titre *Un hiver de glace*. Quatre ans durant lesquels, justement, elle n'a mégoté sur rien, multipliant les voyages de New York où elle vit pour le fin fond du Missouri, sillonnant en tous sens les monts Ozarks, contrée frisquette à demi-sauvage où pauvreté et rudesse sont aussi vivaces que les sapins qui recouvrent la montagne. Elle y a cherché obstinément tout ce qui fait l'ossature et la chair de son film. Et bonne nouvelle, elle a tout trouvé.

Daniel Woodrell pour commencer, qui y habite et qui a fait de ce décor éternellement Américana le cadre et le moteur de la plupart de ses polars réalistes. Debra Granik y a écrit un scénario d'une noirceur oppressante, s'accrochant au parcours initiatique d'une jeune fille chassée de son adolescence à coups de godasses, et ça n'a rien d'une métaphore. Elle y a déniché aussi les paysages, les routes poussiéreuses, les bistrot lugubres, les maisons menaçant ruines, traquant le plus infime détail dans les arrières cours boueuses encombrées de jouets cassés et de carcasses de chariots de supermarché. Elle y a enfin trouvé des gens qui furent bien davantage que des gueules abîmées vouées à la figuration. « Anne Rossellini, avec qui j'ai écrit le script, et moi avons utilisé des comédiens professionnels et des gens du coin. Le personnage du chef de clan, par exemple, est un motard de la Bikers Church. Un type passionnant, ancien du Vietnam qui sillonne tout le pays à moto depuis des années. Son nom, c'est Stray Dog, chien errant. Il l'a inscrit sur son blouson, et c'est un bon résumé de son existence. Il est un témoin, un reporter de ce que la vie peut avoir de plus difficile en Amérique. »

Au cours de ses innombrables voyages, Debra Granik a rencontré des centaines de personnes, pris des milliers de photos. « Parce que nous avons besoin de voir à quoi ressemblaient la maison, les forêts, les gens dont Daniel Woodrell parlait en détails dans le roman. C'était essentiel. » Cette porosité entre la fiction et la réalité locale est tout sauf une coquetterie de cinéaste new-yorkaise en mal de folklore. L'histoire de Ree (Jennifer Lawrence, 20 ans, époustouflante) est incrustée dans la peau de cette région oubliée de tous. C'est là que Ree y élève son frère et sa sœur, tous deux plus jeunes, en l'absence d'un père qui vient de disparaître mystérieusement et en présence d'une mère qu'une maladie jamais nommée a rendue aussi inerte qu'un tas de chiffons. La gamine est jolie, mais elle ne le sait pas encore. La seule chose qu'elle ne peut pas ignorer, c'est que la banque va foutre la petite famille à la porte de la vieille ferme si elle ne retrouve pas son géniteur. Même son cadavre fera l'affaire. Ses tentatives désespérées à se sortir du pétrin, plus par instinct de survie que par courage, la conduisent au cœur d'un trafic de meth, petits cristaux empoisonnés et bon marché avec lesquels on ne se défonce pas seulement dans les faubourgs des grandes métropoles. Elle va surtout toucher l'implacable réalité d'une terre dont elle est issue et dont, jusqu'à présent, elle ne saisissait pas vraiment la brutalité des codes et des tabous. (...) Cette réalité que montre Granik n'est ni un fantasme citadin ni un plaidoyer démagogique aux valeurs éternelles de la campagne. La brutalité de son image, associée aux soins délicats avec lequel elle brosse une douloureuse galerie de portraits (comme John Hawkes ou Sheryl Lee jusqu'aux inconnus aux regards brûlants), font de *Winter's Bone* un film extraordinairement moderne, décrivant un monde, le nôtre, qu'on aimerait bien oublier et qu'il faut bien, de temps en temps, regarder au fond des yeux.

En cela, Debra Granik s'inscrit dans le courant devenu classique d'un cinéma américain qualifié d'indépendant faute de meilleur adjectif. Entre survivance d'un style très seventies et une démarche néoréaliste dont le festival de Sundance s'est fait l'épicentre, parfois jusqu'à la caricature. (...).

Bruno Icher, *Libération*, 2 mars 2011

PROCHAINE SÉANCE :

LA NOSTRA VITA

Judi 5 mai 2011 18h30 et 21 h

Lundi 9 mai 2011 14h30 et 21h

**carte
d'adhésion**

valable de septembre
2010 à août 2011

Tarif réduit* Plein tarif
7,5€ 15€

* Jeune de -26 ans, étudiant
ou demandeur d'emploi

Adhérer, c'est soutenir l'association !

Bénéficier de tarifs sur les séances : Embobiné ~~7,50 €~~ **5,80 €**
Normales ~~7,50 €~~ **6,00 €**
(hors week-ends et jours fériés)

Participer aux réunions du comité d'animation
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



l'embobiné

119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30
contact@embobine.fr

www.embobine.fr